

## Sensation

Par les soirs bleus d'été j'irai dans les sentiers,  
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :  
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.  
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas ; je ne penserai rien :  
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,  
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,  
Par la Nature, - heureux comme avec une femme.

Mars 1870.

## Séquence 2 - Rimbaud, « l'homme aux semelles de vent »

Texte 2

Support : « A la Musique » (p.110)

À la Musique

Place de la Gare, à Charleville.

Sur la place taillée en mesquines pelouses,  
Square où tout est correct, les arbres et les fleurs,  
Tous les bourgeois poussifs qu'étranglent les chaleurs  
Portent, les jeudis soirs, leurs bêtises jalouses.

– L'orchestre militaire, au milieu du jardin,  
Balance ses schakos dans la Valse des fifres :  
– Autour, aux premiers rangs, parade le gandin ;  
Le notaire pend à ses breloques à chiffres.

Des rentiers à lorgnons soulignent tous les couacs :  
Les gros bureaux bouffis traînent leurs grosses dames  
Après desquelles vont, officieux cornacs,  
Celles dont les volants ont des airs de réclames ;

Sur les bancs verts, des clubs d'épiciers retraités  
Qui tisonnent le sable avec leur canne à pomme,  
Fort sérieusement discutent les traités,  
Puis prisent en argent, et reprennent : "En somme !..."

Épatant sur son banc les rondeurs de ses reins,  
Un bourgeois à boutons clairs, bedaine flamande,  
Savoure son onnaing d'où le tabac par brins  
Déborde – vous savez, c'est de la contrebande ; –

Le long des gazons verts ricanent les voyous ;  
Et, rendus amoureux par le chant des trombones,  
Très naïfs, et fumant des roses, les pioupious  
Caressent les bébés pour enjôler les bonnes...

– Moi, je suis, débraillé comme un étudiant,  
Sous les marronniers verts les alertes fillettes :  
Elles le savent bien ; et tournent en riant,  
Vers moi, leurs yeux tout pleins de choses indiscreètes.

Je ne dis pas un mot : je regarde toujours  
La chair de leurs cous blancs brodés de mèches folles :  
Je suis, sous le corsage et les frêles atours,  
Le dos divin après la courbe des épaules.

J'ai bientôt déniché la bottine, le bas...  
– Je reconstruis les corps, brûlé de belles fièvres.  
Elles me trouvent drôle et se parlent tout bas...  
– Et je sens les baisers qui me viennent aux lèvres...



ROMAN

I

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.  
- Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,  
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !  
- On va sous les tilleuls verts de la promenade.

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !

L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière ;  
Le vent chargé de bruits, - la ville n'est pas loin, -  
A des parfums de vigne et des parfums de bière...

II

- Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon  
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,  
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond  
Avec de doux frissons, petite et toute blanche.

Nuit de juin ! Dix-sept ans ! - On se laisse griser  
La sève est du champagne et vous monte à la tête...

On divague ; on se sent aux lèvres un baiser  
Qui palpite là, comme une petite bête...

III

Le cœur fou Robinsonne à travers les romans,  
- Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,  
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,  
Sous l'ombre du faux col effrayant de son père...

Et, comme elle vous trouve immensément naïf,  
Tout en faisant trotter ses petites bottines,  
Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif...  
- Sur vos lèvres alors meurent les cavatines...

IV

Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois d'août.  
Vous êtes amoureux. - Vos sonnets La font rire.  
Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût.  
- Puis l'adorée, un soir a daigné vous écrire... !

- Ce soir-là, ... - vous rentrez aux cafés éclatants,  
Vous demandez des bocks ou de la limonade...  
- On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans  
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.

29 septembre 1870